

jour, d'une si grande importance, alors que la lumière serait faite dans mon cerveau.

—C'est mon frère qui épouse cette femme, lui répondis-je.

—Tu la connais ?

—Non pas.

—Elle est fort riche ?

—Extrêmement riche ! répondis-je, et cela était vrai.

—Et tu viens assister au mariage ?

—Oui.

—De sorte que tu es ici pour un assez long temps ?

—Sans doute.

—Eh bien, morbleu ! je te plains de tout mon cœur.

—Et pourquoi donc ? demandai-je avec étonnement, pourquoi me plaindras-tu d'habiter ici ?

—Parce que rien n'est plus triste que Châteaulandrin et que tu y mourras d'ennui.

—Tu crois ?

—Je connais la ville, hélas ! et j'ai fait vœu de n'y remettre jamais les pieds.

Je souris railleusement ; d'Estournal me regarda avec curiosité.

—Est-ce que tu n'es pas de mon avis ? me dit-il.

—Pas précisément.

—Tu t'amuseras à Châteaulandrin ?

—Peut-être.

—Et comment feras-tu ?

—En poursuivant certaine aventure que j'ai assez bien ébauchée ce matin, ici même."

Et je me mis à raconter à d'Estournal la scène qui s'était passée quelques instants plus tôt à l'endroit même où nous nous trouvions.

D'Estournal m'écoutait attentivement en donnant des signes de l'intérêt le plus marqué ; il me fit dépeindre minutieusement, ma belle inconnue, dont les traits étaient si bien gravés dans mon esprit.

—Bravo ! finit-il par me dire. Maintenant je ne te plains plus, tu vas trouver Châteaulandrin charmant. Décidément je me suis trompé ; admets que je n'ai rien dit : c'est un séjour enchanteur.

—Viens avec moi, lui dis-je ; un homme de ton rang et de ton nom sera admirablement reçu ; tu assisteras au mariage de mon frère.

—Et mon vœu ? me dit-il.

—Bah ? je l'en relève.

—Non pas ! D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, je suis, à cette heure, passionnément épris d'une beauté dont la jalousie pourrait passer pour proverbiale. Il faut que je rentre à Saint-Brieuc tous les soirs comme un écolier. Seulement, si je ne veux pas aller à Châteaulandrin, promets-moi que tu viendras me voir à Saint-Brieuc : un temps de galop te fera facilement franchir la distance, et tu me tiendras au courant de tes aventures avec ta belle.

Je promis. Hélas ! pourrais-je prévoir alors les horribles machinations dont le plan commençait à se tracer dans l'esprit infernal de cet homme que je regardais comme mon ami ?

Nous nous quittâmes, et je m'engageai à aller le lendemain dîner avec lui à Saint-Brieuc.

Quelques instants après, j'entrais dans la ville de Châteaulandrin, et je me présentais à la demeure de M. de Loüedoc... Ce jour-là c'était le 12 juin 1770 ; oh ! cette date ne s'effacera jamais de ma mémoire !

XIII

L'EFFET.

Je demandai mon frère, reprit la jeune fille en continuant sa lecture. Charles accourut vers moi... Il m'embrassa, il était heureux de me revoir et il me conduisit à la chambre qui m'était destinée...

Je n'avais vu personne autre que mon frère et un garçon qui m'avait conduit vers lui. Ce garçon se nommait Nicolas Merlehüe.

Tandis que je m'installais dans mon nouvel appartement, mon frère me racontait toutes les circonstances qui avaient présidé à ses fiançailles. Il me disait combien M. de Loüedoc était noble et généreux, combien sa nouvelle famille avait acquis ses sympathies, combien Mariannic était belle et séduisante et enfin il l'adorait. Il lui faisait la cour depuis six mois.

J'écoutais mon frère avec cette indifférence de l'homme qui, préoccupé par la pensée d'une autre femme, peut entendre, sans y accorder grande attention, le portrait le plus séduisant.

Effectivement, mon frère eût pu parler deux heures durant sans tarir en fait d'éloges sur le compte de celle qu'il allait nommer sa femme, quo je ne l'eusse certes pas interrompu. Tout mon esprit était préoccupé de la vision charmante qui m'était apparue quelques heures plus tôt avant mon entrée à Châteaulandrin.

J'avais sans cesse devant mes regards cette belle évanouie que j'avais failli écraser sous les pieds de ma monture, et je la voyais là, étendue devant moi dans toute la grâce de sa pose harmonieuse.

—Eh bien ! qu'en penses-tu ? me dit mon frère au bout de la péroraison de son élogieux discours.

—Oh ! oui ! elle est belle, elle est bien belle ! m'écriai-je !

—Tu comprends alors qu'on puisse l'aimer.

—Oui ! oui ! je l'aime et je le lui dirai ! m'écriai-je.

Mon frère me regarda avec une sorte de stupeur :

—Que dis-tu donc ? demanda-t-il.

J'étais revenu à moi et je lui pris les mains.

—Pardonne-moi, lui dis-je en riant. Je parle comme un amoureux !

—Tu l'es donc !

—Oui... je l'avoue.

—Et de qui, mon Dieu ? De quelque belle dame de Saint-Brieuc !

—Je l'ignore !

—Bah ! dit mon frère en riant. Avoue plutôt que tu veux faire le discret."

Je jurai qu'il n'en était rien et que j'ignorais absolument le nom et la position sociale de celle qui avait produit sur mon cœur une si vive impression. Mon frère insistait et j'allais lui raconter en détail l'événement survenu quelques instants avant mon arrivée à Châteaulandrin, lorsqu'un bruit de cloche retentit.

C'était l'appel pour le souper. Nous descendîmes, Charles et moi, et nous entrâmes dans le grand salon du rez-de-chaussée.

M. de Loüedoc était là, entouré de nombreux amis. Je ne le connaissais pas. Charles me prit par la main, me conduisit vers lui et me présenta...

M. de Loüedoc me fit l'accueil le plus flatteur et tous les assistants s'exprimèrent autour de moi. Curieux de voir cette jolie Mariannic, cette merveille de beauté dont m'avait parlé mon frère, j'interrogeais du regard les coins et recois de l'énorme salon.

M. de Loüedoc surprit ces regards et, sans aucun doute, il en comprit le motif, car s'avançant vers moi avec le témoignage de la plus franche estime :

—Vous cherchez ma fille, me dit-il, et vous êtes étonné de ne pas la voir près de nous ? Il faut lui pardonner, monsieur, elle est à sa toilette et si la coquetterie d'une femme est excusable, certes, c'est en pareille circonstance. Mais bientôt elle va descendre ici et elle sera heureuse de voir l'homme auquel elle est appelée à donner le doux nom de frère."

Je m'inclinai en assurant M. de Loüedoc que le bonheur dont il parlait serait bien certainement partagé et j'allai me mêler à un groupe de causeurs quand la porte du salon s'ouvrit vivement.

Une jeune fille entra et elle courut vers le maître de la maison avec une précipitation telle que je ne pus voir son visage tout d'abord.